

Balade en forêt

À Marie bien sûr

Irlande, mi-novembre, sûrement pas loin de sept heures du soir et je suis en rade sur le bord de la route.

Foutue bagnole !

Me voilà planté en plein milieu de rien, à la tombée de la nuit. Je me croirais presque au début d'un mauvais roman d'épouvante. Je ne distingue aucun manoir décati perçant dans le brouillard. Il reste de l'espoir.

Au loin, j'aperçois un village.

J'avance.

Au bout d'un moment qui me paraît dramatiquement long – *cela paraît toujours long dans ces cas-là* – je finis par arriver à l'entrée du village, si l'appellation n'est pas une hyperbole,

que les écrivains qui s'écoutent me pardonnent. Donc, le village : un chemin unique sur les bords duquel quelques maisons et commerces s'alignent sagement.

Un garage - *alléluia* ! - une église, et un pub-hotel-drugstore-coiffeur.

Je commence par exposer mon cas au mécano qui me promet qu'il va aller chercher ma voiture, demain quand il aura le temps... Bon.

Merde.

Je me traîne jusqu'au pub, le O'Brian.

Les piliers de comptoir parlent aux murs sales et le patron parle au comptoir, également sale.

La serveuse fait la gueule.

Je commande une pinte de Guinness. Le verre est à l'image des murs et du comptoir mais, la bière est assez fraîche.

Je demande une chambre pour la nuit, et une autre pinte pour faire bonne mesure. Je la vide et, considérant ma situation, en écluse une autre. Et puis encore une autre ?

Quand je me réveille il fait grand jour.
Je m'habille en faisant attention à ce que la barre de fonte qui me ceint le crâne ne me fasse pas chuter en avant en descendant prendre un petit déjeuner.

Je bois tranquillement mon café tandis que mon voisin boit sa stout¹.

Je passe au garage, engage la conversation pour finalement collectionner les bonnes nouvelles : ça va être cher, ça va être dur, ça va être long.

C'est chiant.

Je me traîne, assez lamentablement, dans l'autre sens, le moral en berne.

Je me tombe une pinte en me demandant quoi faire de ma semaine, bloqué dans ce bled paumé.

Par la fenêtre j'avise un bois touffu.

C'est la saison des champignons, et la lune est bonne, peut-être y faire un tour...

1 Type de bière

Un pilier accoudé au comptoir me dévisage, les yeux ronds, enfin, autant que faire se peut vu son état. J'avais pensé tout haut.

- « Vous n'allez pas aller dans cette forêt quand même ? »

L'accent irlandais prononcé, porté par une langue pâteuse d'alcoolique, fit que je ne compris pas immédiatement le sens de ces propos.

- « Je vous demande pardon ? »

-« N'allez pas dans cette forêt, monsieur. »

- « Pourquoi pas ? Je n'ai rien d'autre à faire et c'est la pleine saison. Au moins mon temps ne sera pas complètement perdu. »

- « La forêt, elle est maudite, monsieur. »

V'là autre chose ! Les vieilles superstitions ont la vie dure dans ces coins reculés. Je me tourne vers la serveuse, incrédule.

- « Il a raison, monsieur, Il rôde dans la forêt. »

Ah, ouais ben s'il rode évidemment... Mais c'est qui ce il ?

Je l'ai pensé, je ne l'ai pas dit.

- « Je vais te raconter l'histoire, gamin. »
Me dit un autre pilier qui semblait plus âgé.

Chic alors ! Et tu m'offriras une glace après ?

Ça non plus je ne l'ai pas dit.

J'examinai mon bonhomme.

Assez grand, il avait dû être sacrément carré autrefois.

Il n'en restait aujourd'hui, pour ainsi dire, que la charpente.

Un visage sculpté à la serpe par le temps encadrant des yeux, dont la couleur me marqua moins que l'apparente lassitude qu'ils arboraient : des yeux qui avaient déjà tout vu.

Au-delà de son état éthylique il imposait encore un certain respect.

J'ai fermé ma gueule.

- « Un homme s'est arrêté ici un jour venant de Dublin.

Il cherchait la tranquillité.

C'était, je crois me rappeler, un cadre.

Un cadre archétypal, plat et propre sur lui. Un cadre plus que moyen qui semblait porter la déprime comme un manteau. Il donnait l'impression d'avoir été peint en noir et blanc. »

Ma bière, surprise par la métaphore, s'arrêta à mi-chemin de mes lèvres. Cet ancien était décidément étonnant.

- « Ça s'est passé en fin de semaine, si ma mémoire est bonne. Une semaine grise de triste routine. Il est arrivé le vendredi à la tombée du jour, tout comme vous, jeune homme.

Le lendemain, comme je partais aux champignons, il me propose de m'accompagner. Malgré son air de potence je n'avais rien contre lui, du coup nous sommes partis tous les deux.

Il avait l'air content, enfin, moins mécontent que d'habitude.

Il n'arrêtait pas de parler d'un bois dans son enfance et de la fricassée de champignons qu'on se taperait le soir même.

Au bout d'un moment je commençais à déchanter en voyant toujours le fond du

panier me regarder dans le blanc des yeux en se foutant de ma gueule.

De son côté il semblait sur sa planète, son panier aussi vide que mon verre le laissait froid. Il s'est mis à jacasser sur la beauté des champignons. Des trucs de poètes. Je me rappelle d'histoires de nacre, de perles de pluies. Il voyait des nuances de verts un peu partout.

Je vous demande un peu ! Je ne voyais rien de tout ça, vert c'est vert. Il m'a parlé aussi de l'odeur des bois et de craquements de brindilles qui lui tapaient sur le système.

Je n'entendais rien.

J'aurais dû sentir qu'un truc clochait. J'étais occupé à ne pas me casser une jambe dans ce fichu bois alors que lui, il avançait là-dedans comme chez lui.

D'un coup, il s'est mis à l'affût, comme un chien d'arrêt et le v'là qui commence à flairer l'air, partant un coup à droite, un coup à gauche.

Impressionnant !

Je m'attendais presque à le voir lever la patte contre un arbre.

Brusquement, il a bondi en beuglant :
« *Des champignons !* »

J'ai essayé de le suivre à travers les branches basses, tu parles ! Je me suis entaillé de partout et je me suis rétamé. Soudain, un hurlement, puis un deuxième. Animal.

Y'a pas de bête sauvage par ici, tout juste des sangliers et ce n'était pas le bruit d'un sanglier.

Quand je l'ai rejoint il s'attaquait à un pauvre gars. J'ai bien cru qu'il allait le bouffer, au sens propre, jeune homme. Il le rouait de coups de poings.

C'était irréel à voir.

Il le griffait comme une bête monsieur, l'agrippant pour pas qu'il s'enfuie. Une masse de chair grognante.

J'ai fait ce que j'avais à faire : j'ai pris une branche.

Elle s'est fendue en rencontrant son crâne.

J'ai ramassé le vieux O'Connell et on a foutu le camp avant que l'autre ne se réveille. »

- « Ben, si vous lui avez fendu le crâne, je

crains plus grand-chose, hein ? »

- « J'ai dit que la branche s'était fendue. On a retrouvé le corps d'un chasseur sur le bas-côté pas plus tard que la semaine dernière.

Il manquait des bouts. »

J'ai cherché une réponse au fond de mon verre, j'ai rien trouvé de frappant.

L'histoire me fut confirmée par le père O'Connell lui-même, exhibant de forts beaux spécimens de ce qui semblait être des cicatrices de morsures humaines. Son histoire n'était pas très claire mais elle me fit dire adieu à mes champignons sans trop de regrets.

Une semaine plus tard, le garagiste vint me dire que ma voiture était prête.

Je payai et partis sans demander mon reste, empruntant une route cabossée, passant loin du bois, à seule fin de vérifier mes amortisseurs.

Pourquoi je vous raconte cette histoire ?

Un article dans le journal vient de m'y refaire penser.

Une société spécialisée dans les sports extrêmes faisait, il n'y a pas si longtemps que ça, la pub de son nouvel article : la chasse à l'homme sauvage dans les bois d'Irlande.

Elle annonce aujourd'hui son dépôt de bilan : trop de clients n'étaient jamais revenus de ces joyeuses expéditions.

On en a quand même retrouvé un parait-il, enfin on en a retrouvé...